

ODILE MARTEAU GUERNION

NOIR FANTÔME

Une enquête d'Anna Le Goff

S-ACTIVE



Vers le soir, abandonne-toi
à ton double destin
honorer la terre, et faire signe
aux filantes étoiles
François Cheng in Enfin le royaume

Pour les besoins de mon histoire qui se déroule en Côtes-d'Armor, je me suis inspirée de plusieurs châteaux bretons, tels que ceux du Guildo, Fort-la-Latte et de Tonquedec.

Noir fantôme est le cinquième volet d'une série policière mettant en scène le capitaine Anna Le Goff.

Chaque enquête est indépendante.

Les personnages récurrents sont présentés en fin de roman page 343.

≧ Prologue ≦

Situé à l'aplomb d'une corniche rocheuse et protégeant l'embouchure du Gouët, le château du 14^e siècle surplombait le port du Légué. Flanqué de pas moins de six tours, il n'avait que partiellement bénéficié d'un programme de restauration. Cela lui donnait un air étrange, l'allure boiteuse entre la partie en ruine et la partie restaurée. Le Quasimodo des forteresses, dressé au-dessus de la mer, offrait sa silhouette massive et tordue aux vents et aux marées successives, en témoin de la Bretagne féodale. Cependant, il résistait fièrement, bravant les siècles et leurs conflits, les tempêtes et leurs bourrasques ; la façade nord de la tour Cesson servait toujours d'amer aux navigateurs. Les fêtes médiévales, organisées par une association d'habitants de la région, lui redonnaient vie chaque été. Ces manifestations très prisées accueillaient de nombreux estivants, les lieux s'y prêtant à merveille. La Bretagne s'affirmant comme une destination privilégiée, les retombées économiques pour la région étaient fort intéressantes. Le port du Légué devenait depuis quelques années un lieu branché que les jeunes briochins aimaient fréquenter.

Le noyau dur de l'association était composé de dix personnes, d'horizons très différents, toutes plus ou moins férues de Moyen Âge. Alain Dunan

professeur d'histoire à la retraite ; Bénédicte et Richard Carriou, quadragénaires collectionneurs d'écussons anciens ; Eléonore Laurey, femme alerte et érudite ; Pénélope Louviers, documentaliste à la médiathèque de Saint-Brieuc ; Louise de Bosquen, descendante du Duché de Bretagne selon ses dires ; Bruno et Thierry Kéguiner, frères jumeaux intermittents du spectacle ; Isabelle Trévilan, conteuse de légendes bretonnes et Benoît Durieux, jeune homme solitaire et rêveur, ornithologue de son état. Ils se rencontraient régulièrement, en fonction de leurs disponibilités respectives, afin de préparer le programme de l'année à venir.

Mais nous n'étions pas encore en été ; les lieux étaient déserts et le château à l'abandon. La nature forte et intempestive semblait vouloir gagner la partie contre le colosse de pierre. La végétation envahissait le sol inégal, du lierre grimpaient couvrait un des pignons. Partiellement assourdie par le bruit du vent et des vagues, une voix grave et implorante résonna au sein d'une cour immense dont les murs s'écroulaient chaque jour davantage. Il fallait marcher plusieurs centaines de mètres pour y accéder, franchir les herbes hautes et les ronces qui envahissaient les alentours. Le défrichage des environs du château aurait lieu juste avant l'été. « Sire, je l'ai fait. Je vous ai obéi. Accueillez-moi auprès de vous, je suis digne de vous servir. Je serai votre humble disciple, je répondrai à vos désirs. »

De loin, Benoît Durieux, muni de ses jumelles, observait les environs. Il devait compter les oiseaux

et surtout faire des relevés quantitatifs des oisillons à venir. De nombreuses espèces étaient protégées et chaque année, il fallait établir un recensement du nombre d'oiseaux. Benoît avait atterri en Bretagne par hasard. Il n'était pas originaire de la région, mais s'y plaisait. Son stage de fin d'études l'avait amené ici et il était tombé amoureux de ses roches, de sa lumière changeante, des ressacs de la mer et du bruit des vagues. Il habitait une maison un peu isolée et chaque jour, depuis cinq ans, il arpentaient les roches. Il connaissait chaque creux, chaque poignée d'herbe ou de bruyère, chaque espèce de fleurs. Ce matin, des œufs de mouettes tridactyles avaient éclos. Les poussins, à peine recouverts de duvet, le bec grand ouvert, attendaient la nourriture que les parents rapporteraient. Benoît était heureux quand il observait un tel spectacle. Les oiseaux, revenus du large au printemps, s'accouplaient et reconstruisaient leur nid, souvent au même endroit que l'année précédente.

C'est au cours de ses pérégrinations que Benoît avait rencontré Alain Dunan. Ce dernier, marcheur acharné, parcourait des kilomètres, connaissait une foule de choses et s'en ouvrait facilement. En vérité, Alain Dunan s'écoutait parler. Les deux hommes avaient pris l'habitude de se croiser puis avaient sympathisé. Benoît n'était pas particulièrement liant et préférait ses balades à la compagnie des humains, mais l'ex-professeur était un bavard impénitent. Benoît s'était habitué à ses longs discours qui coupaient sa journée. Parfois, Benoît l'invitait

dans sa vieille bicoque pour lui proposer un café. C'est ainsi qu'il intégra l'association.

En ce début de soirée, il fut captivé par ce qu'il aperçut dans ses jumelles : une grande silhouette vêtue de noir rôdait dans les ruines du château. Il la voyait s'agiter toute seule, comme si elle haranguait une foule invisible. Il la vit s'agenouiller et joindre les mains ; elle semblait prier. Malgré la qualité de ses jumelles, il ne parvenait pas à distinguer la personne, le genre de burnous qu'elle portait la couvrant de la tête aux pieds. La capuche ample lui cachait entièrement le visage. C'était un jour de tempête, le ciel était noir, très bas et le vent soufflait fort. La mer cognait tant qu'elle pouvait sur les rochers, comme si elle voulait les pousser à l'intérieur des terres. Un frisson parcourut l'échine de l'ornithologue.

Benoît décida tout de même de descendre vers le château. Il avança sans bruit comme il avait coutume de le faire pour approcher les nids d'oiseaux ; de toute façon, le vent hurlait si fort en frôlant la côte escarpée que même une oreille aiguisée n'aurait rien entendu. En approchant de la forteresse, il n'en avait plus la vision d'ensemble et les remparts lui cachaient l'intérieur. Courbé en deux sous la végétation foisonnante, il progressa le plus rapidement possible et tenta de s'introduire dans la bâtisse par une des brèches que le temps et les tempêtes successives avaient provoquées dans un des murs ouest. À son arrivée dans la cour intérieure, il n'y avait plus personne. Le spectre qu'il avait

aperçu de loin n'était plus là. Benoît continua ses recherches en circulant dans les différentes pièces à ciel ouvert du château. Il emprunta des couloirs et des escaliers délabrés et se dirigea vers l'immense pièce, la seule en relativement bon état, où l'association se réunissait parfois l'été, mais là non plus, il n'y avait aucune trace d'une quelconque présence. Avait-il mal vu ? Il finit par rebrousser chemin en se disant qu'il surveillerait davantage les alentours dans les jours à venir. Une averse violente l'accueillit à sa sortie ; il se réfugia dans un trou de roche où il avait l'habitude de s'isoler et attendit que la pluie s'atténue en une bruine légère.

I

Anaïs Lambert finissait sa troisième cigarette, elle en prit une quatrième qu'elle alluma avec la précédente ; le cendrier débordait. Un halo de fumée gagna le plafond ; la table du salon, couverte des déchets du repas, dégueulait littéralement. Repas, si l'on peut dire : une boîte en carton avec les restes d'une pizza qu'elle avait achetée en passant au coin de la rue, deux cannettes de boisson gazeuse et un gâteau à la crème à moitié entamé. Affalée sur le sofa, la télécommande à la main, elle zappait mais ne regardait rien, les images défilaient devant elle. Le regard vide, elle s'en foutait. Il était largement plus de minuit et Franck n'était toujours pas rentré. Seule cette idée la tenaillait, revenant en boucle.

Anaïs s'était rongé tous les ongles et n'avait plus de vernis, les cuticules étaient à vif. Abrutie par les images qui défilaient sous ses yeux, se mélangeant aux idées morbides qui lui traversaient l'esprit, elle éprouvait un sentiment de colère qui montait, une fureur sourde comme le signal d'un ras-le-bol qui couvait depuis des mois. La limite que la jeune femme était en mesure de supporter venait d'être dépassée.

En tremblant, elle serra un mouchoir en papier dans sa main gauche pour endiguer un saignement sur le pouce, de rage lâcha la télécommande sur le sofa et se leva. Elle attrapa son blouson sur le dossier d'une chaise et sortit de la maison en claquant la porte d'entrée.

Elle n'habitait pas très loin du centre-ville, marcher lui ferait du bien, la nuit était noire, une nuit sans lune. Peut lui importait que la lune fût là ou pas, son esprit était aussi sombre que le ciel. Cependant, il ne faisait pas trop froid ; elle respira à pleins poumons, ce qui eut pour effet de la détendre un peu. Elle évita la rue de la Corderie et emprunta la rue du Parc, se dirigeant vers le bar où son mari avait l'habitude de rejoindre ses copains deux soirs par semaine. Pourquoi persistait-elle à vouloir l'attendre ? Elle se sentait complètement stupide. Ce type était un goujat et rien de plus. Pourtant, elle espérait toujours qu'il revienne et s'excuse de l'avoir abandonnée. Il fallait que ça cesse, elle ne voulait plus le croire, ne plus lui pardonner chaque fois qu'il rentrait piteux et la queue entre les jambes avec son sourire de jeune premier. Comment avait-elle pu se retrouver dans une telle dépendance ? Ce n'était pas de l'amour, c'était de la bêtise pure et simple. Pourtant elle n'était pas idiote, alors pourquoi ? Déborah, sa meilleure amie, lui répétait que cet homme la traitait comme de la merde et elle persistait à l'attendre, à lui trouver des excuses, à croire à ses mensonges. Bon sang ! Où était passée la jeune Anaïs, dynamique et joyeuse qui rêvait

d'une vie de famille, de vacances en Espagne et de soirées entre amis ? Pourquoi se sentait-elle si engluée et incapable de réagir ? De colère, elle marchait d'un pas déterminé.

Anaïs stoppa net ses pensées vagabondes ; passant le long du Parc de la Préfecture, elle entendit un pas régulier derrière elle. Elle ralentit, le bruit des pas fit de même. Elle tenta un regard vers l'arrière en se retournant légèrement ; par cette nuit noire, elle ne distingua aucune présence. Son esprit préoccupé lui jouait des tours. Son cœur se mit à battre plus rapidement. Elle accéléra, traversa la place et prit la rue Foch. Elle entendait toujours quelqu'un derrière elle mais n'osait pas se retourner de nouveau de peur de se retrouver nez à nez avec un homme mal intentionné. Elle vit de loin que le bar était éteint. Il avait fermé ses portes, mais peut-être étaient-ils encore tous là à l'intérieur, à boire, fumer et rigoler alors qu'elle se morfondait. Dans son affolement, elle tambourina sur le rideau de fer mais personne ne l'entendit. Les pas se rapprochaient et des images d'horreur lui traversèrent l'esprit. Elle ne pouvait pas rester là, il fallait prendre rapidement une décision. Anaïs tourna sur la droite dans le quartier piétonnier et s'engouffra sous une porte cochère, tremblant de tout son corps. Une ombre passa devant elle. Elle rebroussa chemin, changea de trottoir, essaya de marcher sous le pâle éclairage des lampadaires. Les pas derrière elle reprirent ; le coin était désert, les boutiques fermées. Son cœur accéléra de nouveau,

lui coupant le souffle, et la panique la gagna. Elle commença à courir, ses chaussures lui blessaient les pieds, elle dut ralentir son rythme et les pas se rapprochèrent. Elle regretta d'être partie sur un coup de tête, avec les pieds en sang il lui faudrait un temps infini pour rentrer. Peu importait la douleur, chaque seconde la rapprochait de sa maison. Derrière un rideau de larmes qui lui troublait la vue, elle devinait les rues qui défilaient comme dans un cauchemar. Elle tâta les poches de son blouson à la recherche de son portable ; peine perdue. Elle avait dû l'oublier sur la banquette du salon, quelle idiote elle était ! Folle d'angoisse, les cheveux en bataille, les yeux voilés par les larmes, elle ne voyait plus rien devant elle. Dans son affolement, elle trébucha sur un container à ordures qui barrait le passage. Son genou, légèrement éraflé, se mit à saigner. Elle le frotta comme elle put, chercha un mouchoir, en vain. Ses mains tremblaient, ses tempes bouillonnaient, elle avait chaud. En faisant la grimace, elle s'essuya les doigts sur le rebord de la poubelle qui s'était renversée. Elle regarda derrière elle, il n'y avait personne ; elle était vraiment sottée de se faire un film pareil. Anaïs tenta de se relever mais à ce moment-là, elle sentit une main ferme lui empoigner le bras. Elle essaya de se dégager et de se remettre sur ses pieds, voulut hurler mais aucun son ne sortit de sa gorge nouée. C'est alors qu'une autre main munie d'un mouchoir se colla sur sa bouche et son nez. Elle n'eut plus le temps de crier, son corps se ramollit. Anaïs se laissa aller comme une

poupée de chiffon. Elle sentit vaguement qu'on la soulevait du sol puis plus rien, sa conscience la quitta.

Une voiture, venue de nulle part, se gara près du trottoir. Anais fut balancée sur le siège arrière comme un sac de linge sale et la voiture reprit sa route.

II

Le lendemain matin, Anna pénétra de bonne heure dans la salle de staff.

— Bonjour Yves. Dis-donc, tu en fais une tête, ce matin ! Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien de grave.

— En tout cas, on dirait que tu as croisé un fantôme.

— Laisse tomber, c'est rien, répondit-il d'une voix atone.

— Je ne sais pas si c'est rien mais en tout cas ça a l'air de te travailler. Tiens, prends mon café, je vais en chercher un autre.

Le temps qu'Anna fasse l'aller-retour jusqu'à la machine, Yves Legodinec n'avait pas bougé d'un pouce. Son blouson sur le dos, il regardait tristement son gobelet fumant.

— Bon, on ne va pas passer la journée comme ça. Allez, raconte-moi. Anna ferma la porte du bureau et s'assit près de son lieutenant.

— C'est-à-dire que c'est compliqué. J'ai pas envie d'en parler.

— Raison de plus, lui répondit-elle d'une voix encourageante. Ça ne sortira pas d'ici, tu as ma parole.

Yves regarda Anna d'un air abattu, il avait les épaules tombantes, les yeux cernés. On le sentait hésiter, un silence qui parut une éternité s'installa entre les deux policiers.

— En fait... Non, laisse tomber, c'est rien. Ça va aller.

— Ça va, ça va ! Moi je veux bien, mais tu n'as pas l'air dans ton assiette. Quand tu seras prêt, n'hésite pas à venir me voir, si tu veux bien-sûr.

— Merci Anna, ne t'inquiètes pas pour moi, juste des histoires de couple, pas de quoi en faire un plat.

Anna comprenait ; son lieutenant était le roi des problèmes de couple, un homme taciturne et peu bavard. Elle compatissait mais savait qu'il était probablement très difficile voire impossible de vivre avec un homme que le chagrin étreignait depuis de si longues années. Il avait perdu son équipage et son bateau lors d'une terrible tempête, des années auparavant et ne se remettait pas de cette catastrophe. Son épouse l'avait quitté et les compagnes qui se succédaient ne résistaient pas à ce côté obscur qui l'habitait. Yves Legodinec s'accrochait à son travail comme un naufragé à une bouée de sauvetage et, en ce qui le concernait, la métaphore n'était pas de trop.

Le téléphone sonna, les faisant sursauter tous les deux et mettant fin à la conversation.

— Oui, Anna Le Goff.

— Anna, c'est Marie-Jeanne, vous pouvez venir avec Yves ? On a retrouvé le corps d'une femme dans une ancienne carrière désaffectée. Le tableau est assez curieux.

— Comment ça, curieux ? Bon, on arrive ! Préviens Katia, dis-lui de prendre une voiture et essaie de convaincre le toubib de nous rejoindre. Une fois la communication terminée, Anna s'adressa à son lieutenant.

— Yves, ça va aller ? Tu viens avec nous ?

Il avala son reste de café et se leva, tout à coup reboosté.

— J'arrive ! No problemo. Ça va me changer les idées. Un instant après il ajouta : ou pas ! Il saisit un bâton de réglisse qu'il se colla machinalement au coin de la bouche et glissa son arme dans le holster à l'arrière de son pantalon.

Le corps de la jeune femme avait été déposé dans le godet d'une vieille pelleteuse rouillée. La journée était sinistre, le ciel bas et chargé. Un vent froid poussait de gros nuages qui menaçaient d'éclater à tout moment et de déverser des trombes d'eau qui gâcheraient complètement la scène de crime, pensa Anna en arrivant sur les lieux. L'idéal eût été d'avoir une tente pour protéger l'ensemble.

Le tableau qui s'offrait au regard de l'équipe de police était apocalyptique. La tête avait été enveloppée d'un linge de gaze ; elle paraissait déformée. Le linge en question avait viré au rouge. Arnaud du Plantier, le médecin légiste, se pencha sur le corps et tenta d'enlever le linge sanguinolent.

Celui-ci collait à la peau, qui s'arracha. Il en avait vu, des morts, mais là, ça dépassait l'entendement. Quel grand malade avait pu faire une chose pareille ? Le crâne de la victime était écrabouillé, comme s'il avait explosé. Anna tourna la tête pour respirer.

Le corps, quant à lui, était intact. La jupe bien positionnée sur les cuisses, les mains croisées sur le ventre, le blouson bien fermé. Arnaud du Plantier remarqua les ongles rongés et le vernis écaillé, un genou blessé. La femme était méconnaissable, impossible à identifier. Le sang collait sur ses cheveux blonds et sur ce qu'il restait du visage, un œil pendait sur le côté, la mâchoire ressortait de façon disgracieuse, renvoyant une image macabre de la scène. Le chemisier était maculé de sang séché.

— Bon, on l'emmène, je ne vois pas ce que je peux faire ici. Le meurtre est récent, hier soir sûrement.

— On lui a roulé sur la tête ? Questionna Anna.

Arnaud du Plantier, pensif, haussa les épaules, signifiant ainsi son ignorance sur la question.

— Peut-être mais ça m'étonne. En tout cas, la mise en scène est d'un goût douteux. Ce n'est pas banal. Le corps n'a pas été jeté comme ça, à la va vite. Les mains croisées, la jupe rabaissée, ça sent le fétichisme. Quant à la tête écrabouillée, c'est une première pour moi, je n'ai jamais vu ça. Et le fait de l'envelopper comme ça, j'avoue que je ne vois pas pourquoi. En tout cas, elle n'a pas été tuée ici, le

sang n'a pas coulé sur la pelle ou très peu. Il n'y a pas de sable sur elle, alors qu'il y en a partout autour. La victime a été déposée là.

— Donc elle était déjà morte quand on l'a transportée ?

— Très certainement. Tu vois, Anna, le meurtrier n'a pas essayé de cacher le corps. Il est posé là à la vue de tous.

— D'ailleurs, il est où le type qui l'a trouvée ? demanda Anna.

— Il est reparti, il était pressé, répondit Yves. Il va passer au commissariat cet après-midi.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ? Il n'y a pas l'air d'y avoir d'activité dans cette carrière.

— Justement, il s'était trompé d'endroit, il avait rendez-vous un peu plus loin. Il cherchait du gravier pour refaire l'entrée de son jardin.

— Bon, ok. Tu fais gaffe qu'il repasse bien cet après-midi. Inutile de te demander si tu as ses coordonnées.

— Pas de problème, patron.

Yves avait fait le tour de la pelleteuse et des environs, mais le sol avait été piétiné. Il était également sillonné de traces de roues en tous genres, des chaînes de Caterpillar, des camions, des véhicules particuliers. Des traces de pneus plus étroites formaient un arrondi autour de l'engin. Il fit signe à Katia d'en faire quelques clichés. Quoi qu'il en soit, il serait bien difficile de trouver quelque chose dans ce merdier. Comme le craignait Anna, la

pluie se mit de la partie ; il n'y avait plus qu'à rentrer.

L'équipe technique accéléra les relevés mais les gouttes énormes tombaient lourdement et finirent par accentuer l'impression de fin du monde qui régnait sur la carrière. Katia avait juste eu le temps de prendre quelques clichés avant d'aller vomir son petit-déjeuner un peu plus loin.

Quelques heures plus tôt, Franck Lambert, encore légèrement alcoolisé, rentrait chez lui au petit matin. Il pesta contre Anaïs qui n'avait pas nettoyé la table du salon. Non seulement, elle se colle en arrêt de maladie dès qu'elle a ses règles mais en plus elle ne fout rien. Va falloir que ça change ! Franck se dirigea vers la salle de bains, il était pratiquement l'heure d'aller bosser. Son patron n'était pas un rigolo, il se contrefichait qu'il passe ses nuits dehors mais il fallait être à l'heure au turbin. Tout en déboutonnant sa chemise froissée qui puait le tabac et la transpiration, Franck adressa un sourire satisfait à l'image que lui renvoyait le miroir, il avait les yeux un peu cernés mais ce n'était pas un problème. La soirée avait été excellente ; non seulement il avait eu la main heureuse au poker mais la jeune femme sur laquelle il flashait depuis deux ou trois jours avait fini par succomber à son charme. La nuit s'était terminée en véritable apothéose : champagne en boîte de nuit avec les potes du poker et débauche sexuelle dans une chambre d'hôtel avec la belle Sabrina. « Une vraie chienne, celle-là ! » Se plaisait-il à penser.

Son corps musclé se détendit sous le jet d'eau chaude. Un peignoir éponge sur le dos, il sortit de la salle de bains. Que faisait cette feignasse d'Anaïs, à

dormir alors que son homme était rentré ? Il glissa une capsule dans le percolateur et le jus noir et mousseux commença à couler. Il se dirigea vers la chambre, bien décidé à la réveiller avec pertes et fracas. Il ouvrit la porte sans ménagement.

— Anaïs ! Hurla-t-il, j'ai été obligé de faire mon café moi-même, ça ne va pas du tout. Tu as de la chance que je sois de bonne humeur ce matin !

En guise de réponse, il n'eut que le silence de la chambre et du lit aux draps bien tirés où, visiblement, personne n'avait dormi.

Franck Lambert se passa la main dans les cheveux en fulminant.

— Merde, la salope s'est tirée. Il se saisit de son téléphone, l'appel bascula immédiatement sur la messagerie. Franck Lambert écouta avec impatience la voix enjouée d'Anaïs puis l'insulta copieusement, la qualifiant de tous les noms d'oiseaux qu'il avait dans son répertoire et termina son appel en la sommant de rentrer à la maison sans tarder. Il vit qu'elle l'avait appelé à plusieurs reprises la veille mais ne s'en émut pas plus que ça et ne se donna pas la peine d'écouter les messages ; il s'habilla et fila au boulot. Elle ne perdait rien pour attendre, se disait-il dans la colère noire qui l'habitait. Elle avait tout ce qu'il lui fallait, pourquoi voulait-elle s'en aller ? La cuisine aménagée lui avait coûté un bras et des heures supplémentaires, le mobilier du salon était flambant neuf. Elle avait même voulu travailler, il avait été d'accord. Alors c'était quoi, le problème ? C'était encore cette histoire de marmot ?

Ils n'étaient pas bien comme ça, pourquoi se compliquer la vie ? Décidemment, elle était source d'une grande perturbation pour lui. Elle avait encore dû filer pleurnicher chez sa mère. Il profiterait de sa pause de midi pour l'appeler, il avait rendez-vous avec un client et avait juste le temps de passer au siège de l'entreprise prendre un véhicule de service.

Soucieux, l'esprit perturbé il s'engouffra dans sa voiture et prit la route vers son entreprise d'équipement de bureau située dans la ZAC de Langueux. La circulation était dense, il allait falloir ruser pour passer avant tout le monde. Franck était un excellent vendeur, apprécié de ses clients et de son entourage pour son charme et ses capacités de communication. Les photocopieurs qu'il vendait n'avaient aucun secret pour lui. Une fois arrivé, il se saisit des clés du véhicule de service : une camionnette aux couleurs de la boîte. « *Une réponse de professionnels à vos problèmes d'impression* » en lettres blanches sur fond noir, suivi d'un numéro de téléphone et d'une adresse mail. Si seulement tout pouvait être aussi simple qu'un photocopieur. Ce matin, il ne comprenait pas l'attitude de sa jeune épouse et plus le temps passait moins il saisissait son comportement. Il soupira, inquiet malgré tout.